

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Le problème de la misère / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 38-42

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Le problème de la misère.

La Suisse a de jolies villes, des capitales charmantes qui sont des rendez-vous de plaisir, des centres de richesses.

D'où vient donc que trop souvent, hélas ! on y trouve des antres de la faim, des maisons où il n'y a pas de bois, pas de pain et où l'on se tue pour éviter au propriétaire la peine de vous mettre à la porte ?

Il ne faut cependant pas trop s'étonner dans notre affliction de trouver au sein de nos capitales qu'on dote de palais nouveaux tous les ans, des retraites où les miséreux se dérobent à la lumière du jour et à l'attention publique. Toute grande ville, tout centre industriel produit nécessairement de telles horreurs. Et cela sera ainsi jusqu'au changement complet de nos conditions d'existence.

Il y a quatre grands générateurs de cette misère dans la société actuelle : le salariat industriel, la vie urbaine, les abus de boissons et l'ignorance.

Ce que nous ne devons pas perdre de vue, tout d'abord, c'est que la misère se produit sans cesse comme la poussière, comme la moisissure. Elle se produit dans tous les mondes et par tous les moyens.

L'ignorance crée la misère avec la fortune. Le fastueux viveur des villes, dont les badaux admirent l'élégance et les gaspillages, prépare avec son argent de la misère pour ses descendants. Il la prépare inconsciemment parce qu'il est ignorant de tout, ignorant des conditions de l'existence, ignorant de la valeur

de l'argent, de sa puissance pour le bien, comme de sa puissance pour le mal. C'est encore l'ignorance qui fait que les millions eux-mêmes amassés par le travail industriel sont productifs de misère profonde.

Il est un homme affalé en un coin de mansarde et vomissant avec des efforts affreux. C'est un ouvrier d'une fabrique de produits chimiques. Il est empoisonné, il vomit le poison dont son organisme est déjà tout pénétré.

Il n'ira guère loin ; il ne demandera à la bienfaisance publique qu'une couchette d'hôpital pour un mois ou deux. Mais d'autres viendront après lui, dans les mêmes conditions, et le défilé ne discontinuera que lorsque la fabrique aura cessé de travailler.

C'est qu'il y a des industries empoisonneuses de sang, destructives de races, mais qui enrichissent — et que ces enrichis ignorent le plus souvent par quelle voie douloureuse de dénuement et de souffrance les masses ouvrières ont passé pour le pain blanc des patrons !

Oh ! je sais l'argument employé par quelques uns : si l'ouvrier buvait moins, il serait plus heureux. Il y a en ceci une grosse part de vérité ; je l'ai reconnue tout à l'heure puisque j'ai énuméré les abus de boissons comme aussi générateurs de misère.

Mais croit-on sérieusement qu'il n'est que les ouvriers à faire des excès de boissons ? Pour moi, études sur nature consciencieusement faites, je pense que les classes aisées ont aussi leur part aux millions d'eau-de-vie et de spiritueux dépensés annuellement en

Suisse. D'abord parce qu'elles boivent des liqueurs plus chères, ensuite parce que ces buveurs-là, mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés, supportent mieux la boisson. Il est d'ailleurs prouvé que sur mille individus l'étiage de l'ivresse n'est pas le même pour deux.

Il convient donc de regarder de tous les côtés lorsqu'il s'agit de la misère produite par la boisson. Tous les jours succombent des bourgeois encore dans la force de l'âge, laissant des fils arrêtés au milieu de leurs études, des veuves sans ressources suffisantes.

Quel est le remède à tout cela ? Car le remède, nous devons le trouver, ou pour mieux dire, il est trouvé déjà, mais son application est difficile.

Un exemple va simplifier la théorie.

Voici une région ravissante, un site édénique ; des tapis de fleurs descendent vers les rives des frais ruisseaux, ombragés par des arbres séculaires. Des moissons ondules sous la brise chargée de parfum. Des fruits délicieux abondent, et les retraites les plus charmantes offrent des asiles rustiques aux heureux habitants de ce jardin.

C'est le bien-être physique et moral. Ces gens qui ne connaissent ni l'ennui, ni le surmenage, ni les grèves, ni la concurrence, ni la faim, ni les procès, ni aucun autre microbe, sont heureux parce qu'ils savent se contenter du pain de chaque jour, parce qu'ils bénissent Dieu de le leur donner et de les avoir fait naître dans une atmosphère de sérénité et de grandeur. Sur les montagnes comme au milieu des

champs, dans la prospérité comme dans les épreuves, ils sont toujours heureux : ils ont la Foi et l'Espoir.

Et comme ces campagnards sont étonnés d'apprendre que, dans les superbes capitales étoilées de lumière électrique, des hommes, des femmes et des enfants déambulent mordus aux entrailles par la faim et n'ayant pas une place pour dormir!

Pourquoi encore ces misères, pourquoi encore la faim ?

L'ignorance et les abus de boissons ont répondu ; c'est la vie urbaine qui parle en ce moment et qui avoue qu'elle en porte les souffrances, comme elle enfante d'ailleurs tous les excès, producteurs de misère.

Et les gouvernements, loin de remédier à ces misères, les aggravent outre mesure par leur esprit de centralisation. Les campagnes, qui sont cependant la réserve vitale des pays, les campagnes, qui les alimentent en sang pur, en neuves énergies, sont comptées pour rien, se dépeuplent de jour en jour. N'est-il pas vrai, dès lors, que cet exode vers les grands centres est l'exode vers les Antres de la Faim et qu'il faut l'arrêter si sérieusement on cherche un remède au problème de la misère.

Reste le salariat industriel. Pour ceci je n'eus point osé formuler une opinion et je m'en suis allé, l'autre matin, frapper à la porte du Paradis.

- Mgr Manning, bon saint Pierre...

- Au troisième ciel, première porte à droite.

Et me voilà dans le cabinet de celui qui, à Londres, en toutes les questions où la chair plébéienne souffrit,

intervint dans le sens de la miséricorde et de la bonté. Il savait le but de ma visite et immédiatement il répondit à l'interrogation du salariat industriel. Ecoutez :

« Je ne crois pas qu'il soit jamais possible d'établir d'une manière efficace et durable des rapports pacifiques entre patrons et ouvriers, tant qu'on n'aura pas reconnu, fixé et établi publiquement, une mesure juste et convenable réglant les salaires et les profits, mesure d'après laquelle seraient régis tous les contrats libres entre le capital et le travail. »

Tout ceci assurément n'est qu'une partie des causes qui engendrent la misère, et encore demanderaient-elles plus de développement, plus d'éloquence, plus de profondeur ; mais le lecteur aime les articles courts, il préférera dès lors que je reprenne un à un les points que je n'ai fait qu'énumérer aujourd'hui.

Il me semble qu'à ce tournant d'histoire où nous sommes il n'est rien de beau à regarder, rien de noble à suivre le long de la voie douloureuse où se traîne l'humanité, en dehors de la foi et de l'amour : Dieu et le Pauvre !

On permettra donc aux *Echos* de se pencher vers la géhenne des malheureux, d'écouter le peuple en blouse qui peine et qui souffre — et qui attend les fraternelles paroles, le grand souffle de tendresse, l' *aimez-vous les uns les autres* de Jésus.

Ch. SAINT-MAURICE.